



HAL
open science

Des effets de la "patrimondialisation": variations cairotés

Anna Madoeuf

► **To cite this version:**

Anna Madoeuf. Des effets de la "patrimondialisation": variations cairotés. P. Boulanger et C. Hullo-Pouyat. Espaces urbains à l'aube du XXI^e siècle. Patrimoine et héritages culturels, Presses Université Paris Sorbonne, pp.137-145, 2010. halshs-01017360

HAL Id: halshs-01017360

<https://shs.hal.science/halshs-01017360>

Submitted on 2 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MADDOEUF Anna, 2010, « Des effets de la “patrimondialisation” : variations caiotes », in **Espaces urbains à l'aube du XXI^e siècle. Patrimoine et héritages culturels**, dir. P. Boulanger et C. Hullo-Pouyat, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, p. 137-145.

Résumé

Si, jusque dans les années 1970, la ville ancienne du Caire pouvait incarner, en tant qu'allégorie sociale, le « fond de la ville », soit un espace déprécié, relégué et répulsif, il n'en est plus de même. Aujourd'hui, « Le Caire historique » est un espace emblématique de la mémoire nationale, un territoire de projets urbains de référence au cœur de la capitale. Ces deux images illustrent les profondes mutations de la signification et de la prise en considération d'un même espace opérées au cours des quatre dernières décennies. Aussi, l'objet de cet article est d'évoquer comment ces reformulations et projets associés mobilisent et mettent en scène des références culturelles liées à la notion d'héritage, en empruntant, de manière combinée, aux registres égyptien et islamique, ainsi qu'au langage architectural et urbanistique mondial. Une réalisation phare de ce début de XXI^e siècle en est l'exemple privilégié : l'aménagement *ex-nihilo*, entre muraille ayyoubide et nécropole mamelouke, du prestigieux parc al-Azhar, financé par la fondation Aga Khan et conçu comme une « plate-forme panoramique » sur le patrimoine de la vieille ville du Caire.

Des effets de la « patrimonialisation » : variations caiotes

Anna Madoeuf, Université François Rabelais de Tours, UMR CITERES, équipe EMAM

Quel que soit le sens donné aux notions d'héritage et de patrimoine, dont les acceptions sont multiples et évolutives, lorsque ces notions sont associées à des villes, l'imaginaire des lieux est toujours convoqué. Pour preuve, dans le contexte du Caire, Mohamed Berrada, écrivain marocain, auteur d'une autobiographie sur ses années caiotes, a évoqué avec lyrisme comment cette ville, à la production culturelle foisonnante, est le symbole urbain ou la cité emblématique d'une identité arabe contemporaine. L'écrivain a relaté la manière dont, à la réalité de la capitale égyptienne, se surimposent des scènes de romans de Naguib Mahfouz, des images de films de Youssef Chahine ou encore des chansons d'Umm Kalthûm, pour ne citer que les standards de ces trois registres. De la difficulté, pour lui, depuis cette cité inspiratrice et matrice, de distinguer entre le réel et ce qu'il avait lu, entendu, ou encore vu à l'écran... Aux paysages de la cité, se superposaient sans cesse des

références, combinant à la réalité du décor une atmosphère de scène imaginaire, élaborant depuis Le Caire un paysage de synthèse, fait de diverses strates et de nombre d'interférences.

Aussi, c'est depuis un emprunt au champ de la littérature égyptienne contemporaine que seront posés le cadre et le préambule de mon propos. Aujourd'hui espace patrimonialisé, la ville ancienne du Caire, jusque dans les années 1960, incarnait pourtant en tant qu'allégorie sociale, le *fond de la ville* (*Qâ'a al-madîna*), titre même d'une célèbre nouvelle de Youssef Idris. Exemple de ces contrastes est la confrontation de deux itinéraires similaires, imaginés par Youssef Idris en 1959 et Gamal Ghitany en 1989, et mettant en scène les périples vers la ville ancienne de deux Caiotes appartenant à des classes sociales favorisées et originaires d'autres quartiers¹.

En premier lieu, pour envisager le parcours de son personnage (un juge) depuis le quartier chic de Zamâlek jusqu'aux confins de la vieille ville, à la fin des années 1950, l'auteur se devait d'inventer un prétexte à ce voyage qui, sinon, aurait été improbable au regard de la condition sociale du personnage. Le juge allait donc récupérer une montre dérobée par sa femme de ménage, vivant là-bas, en ces contrées lointaines et méconnues. Cette traversée était alors une véritable expédition, vers un univers chaotique et répulsif, une épreuve initiatique, rythmée par des séquences paysagères de plus en plus opaques, dans une atmosphère oppressante et anxiogène. Ce parcours de plus de quatre kilomètres, véritable coupe de la ville ancienne *via* le centre-ville moderne du XIX^e siècle, s'apparentait alors à une dégradation progressive et continue du paysage urbain et social de la cité.

Trente ans après, en empruntant pratiquement le même itinéraire urbano-littéraire, Gamal Ghitany, lui, n'a recours à aucun prétexte, il n'en a plus besoin : son personnage, cette fois-ci un officier, décide d'une promenade. L'officier suit des parcours presque balisés, les démarcations sont floues, les seuils se sont estompés, le trajet banalisé. La vieille ville, ignorée et évitée, que l'on parcourait auparavant « en apnée », se visite désormais tout simplement. Les monuments sont devenus repères, ont acquis une valeur, un pouvoir émotionnel ; les quartiers qui les abritent sont reconsidérés et une procession de lieux sort de l'anomie. La morale de cette exploration sera toutefois duelle : la ville ancienne est à la fois révélation

¹ Dans les œuvres de Y. Idris, *Le fond de la ville* (1959) in *La sirène et autres nouvelles*, et de G. Ghitany *Épître des destinées* (1989).

magnifique et désillusion cruelle : affectée des mêmes maux que le reste de la ville, elle est partiellement démythifiée. Enfin, la découverte du patrimoine architectural s'accompagne également de celle de son délabrement, l'effet pervers de cette promenade sera le désenchantement. La comparaison de ces parcours littéraires, à la rencontre et au travers des quartiers anciens du Caire, illustre de façon éloquente les profondes évolutions de la représentation et de la signification des lieux, opérés en l'espace de trois décennies.

Vieille-ville, centre-ville, mégapole

Aujourd'hui, au temps de la mégapole, centre-ville du XIX^e² et vieille-ville sont recadrés, accolés et stabilisés dans un même contexte, celui d'un vaste espace central associant des secteurs fonctionnalisés. Mais alors que les quartiers « ex-modernes » se sont partiellement dépréciés et ne font plus figure de référence, la valorisation du patrimoine des quartiers anciens contribue à instaurer, dans la capitale, un espace consensuel. Depuis la représentation du fond de la ville qui prévalait dans les années 1960, des mutations sont intervenues, l'originalité sociale de la ville ancienne s'est atténuée alors que son dynamisme économique s'est accru. La qualification de l'espace a certes évolué en fonction de ces processus, mais ils n'en ont pas été les principaux déterminants. Par contre, l'inscription de la ville ancienne au patrimoine mondial de l'UNESCO, en 1979, a largement contribué à sa renaissance, de même que l'éradication définitive, par les autorités égyptiennes, au début des années 1980, du marché de stupéfiants dans le quartier d'al-Azhar. Distinction de l'UNESCO et toilettage des autorités ont amendé l'image de marque du centre ancien. C'est dans ce contexte que la vieille ville connaît une nouvelle désignation qui fait d'elle un ensemble : elle devient alors « Le Caire islamique et fatimide » (*Al-Qahira al-islamiyya wal fatimiyya*) ; elle l'est toujours.

Il convient cependant de préciser que si les opérations ponctuelles sont nombreuses, il n'y a pas de politique globale de réhabilitation ou d'aménagement concernant l'ensemble de la vieille ville. Peut-être à cause de son envergure

² Soit les quartiers érigés selon des modèles européens, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, sous le règne d'Ismâ'îl, désireux de moderniser sa capitale.

considérable³ elle n'est pas appréhendée dans sa totalité; par ailleurs elle n'apparaît pas comme centrale dans l'urbanisme de la capitale. Jusqu'à la fin des années 1970, ce sont des interventions ponctuelles qui constituent l'essentiel des programmes de restauration. À partir des années 1980 s'amorce un processus d'énonciation et de mise en œuvre de projets de réhabilitation plus ambitieux, à l'échelle d'îlots ou de petits quartiers. Le séisme d'octobre 1992, agissant comme un catalyseur, contribue par ailleurs à afficher la question du patrimoine, s'ensuivent un inventaire sur CD-ROM et le projet d'un musée virtuel. Ces réalisations prennent évidemment en compte les monuments, mais également des lieux ordinaires, désormais intégrés à la mémoire urbaine, comme l'emblématique café *Fichawî*. Après 1995, des programmes écologiques voient le jour, les notions d'environnement et de qualité de vie y sont avancées, les populations locales sont prises en considération. En 1996, la désignation par l'UNESCO du Caire comme capitale culturelle du monde arabe de l'année, suscite diverses manifestations de cet ordre dans le centre ancien (festival de musique, expositions et spectacles). Actuellement, le secteur central d'al-Azhar est réaménagé, un remodelage en phase avec la mise en place des infrastructures du métro, une intervention locale dans le cadre plus global de l'équipement de la capitale.

La vieille ville est devenue centrale, objet d'enjeux, espace d'investissement. Elle est désormais identifiée, imaginée ; on lui emprunte ses symboles, on en institue d'autres. Elle est convoitée, et si son territoire demeure celui de ses habitants, si la matérialité des lieux reste concédée à ceux qui y vivent, ils sont pourtant en partie dépossédés de son idéalité. Cette dualité s'avère parfois incompatible, et les protagonistes sont classés dès lors comme usurpateurs ou légitimes, après identification des agresseurs et défenseurs potentiels du patrimoine. Le discours des autorités peut, dans ces conditions, être virulent et assorti de menaces d'exclusion. Toute action spatiale, autre que celle des acteurs habilités à réhabiliter, peut être traduite comme outrage ou non-sens. Ainsi, certaines pratiques qui revêtent des formes non instituées, ne servent pas un projet formalisé et sont perçues comme archaïques sont occultées, notamment les pratiques liées au culte des saints. *A contrario*, certaines activités économiques relevant d'un présent par trop manifeste

³ Si l'on considère la ville ancienne comme le territoire qui était urbanisé avant la fondation de la ville moderne au XIX^e siècle, sa superficie est d'environ 700 hectares et sa population est approximativement de 450 000 habitants.

(notamment les activités de production) tendent à être vilipendées sinon réglementées. Dans tous les cas, la confrontation des activités triviales et des projections idéelles choque ; leur liaison apparaît contre-nature. Le processus de sacralisation induit par la patrimonialisation transfère l'espace dans un univers à caractère exclusif et normatif. Cependant, cette utopie nécessite des moyens tels, et s'inscrit en contre d'une dynamique si tenace, que pour l'instant, au Caire, elle ne se manifeste qu'en pointillés ou en intentionnalités.

Aussi, les quartiers anciens, institués conservatoires virtuels de l'identité, se sont peu à peu défaits des représentations évocatrices de l'extrême, tant spatial que social, captées par d'autres secteurs plus excentrés de la capitale. Désormais, ce sont les périphéries auto-construites qui sont stigmatisées par le même type de discours que celui qui prévalait autrefois pour la vieille ville et ses habitants. Les quartiers, autrefois considérés comme problématiques dans une capitale voulue résolument moderne, et dont on envisageait parfois même d'activer la disparition, sont désormais « lieux de mémoire ». Rappelons qu'en 1968, aux temps du socialisme arabe, le Comité en charge de la préparation des festivités du millénaire du Caire fatimide soumettait au vote un projet de parking, lequel nécessitait la destruction de plusieurs monuments près de la mosquée al-Husayn, ; la proposition ne fut alors rejetée que grâce à la différence d'une voix. Aujourd'hui, la détérioration des monuments, exprimée comme une souffrance collective, est une thématique récurrente dans les médias. Le thème du patrimoine se fait débat et enjeu national, la presse dénonce avec véhémence les dysfonctionnements administratifs et révèle nombre d'affaires impliquant des acteurs concernés par les restaurations monumentales.

Gamâliyya, Le Caire, l'Égypte, le monde

La reformulation de la ville ancienne s'est opérée sur un schéma de dissociation des valeurs de l'espace considéré et de son contenu social. Grâce à ce subterfuge, la ville ancienne a pu se mouvoir dans la hiérarchie des représentations ; d'archaïque, elle s'est faite historique ; cette mue a agi comme une substitution et l'a ramenée sur le devant de la scène urbaine alors que d'autres quartiers la remplaçaient en coulisses. De la marge urbaine, vers laquelle elle avait dérivé, au

cœur de la capitale, c'est l'idée de cet espace qui a changé ; sa position hiérarchique dans la géographie symbolique de la cité en est le reflet.

Sans aucun doute, Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature en 1988⁴, a largement contribué à populariser, médiatiser et mondialiser la ville ancienne du Caire. L'écrivain a fait de son quartier de prédilection, Gamâliyya, un espace littéraire et romanesque, et généré une fierté certaine de ses habitants, des Cairotes et des Égyptiens. Au centre de la ville ancienne, Gamâliyya, dit « quartier Nobel », est devenu, au travers du succès d'un univers « mahfouzien », une image englobante, une référence exhibée qui se prête à diverses interprétations. Cette requalification valorisante participe de la conquête symbolique des lieux et déborde largement la sphère même du quartier éponyme. Dans l'un des plus fictionnels de ses romans, *Les fils de la médina*, l'écrivain retrace l'histoire du mythe fondateur de Gabalawi, métaphore de Gamâliyya, « quartier à l'origine du Caire, la Mère des Cités ». Ainsi, la vieille ville s'est placée au cœur du territoire égyptien et du monde.

Le centre de la ville ancienne est aussi lieu de « communion » des Cairotes qui viennent, rituellement, participer massivement aux veillées du mois de ramadan à al-Husayn. Cette fréquentation, cyclique et circonscrite, rend ces lieux symboliques de la facette *balâdî*⁵ de l'identité égyptienne, ou du moins cairote. Aussi, la ville ancienne est intrinsèquement liée aux temps qui rappellent ou appellent la tradition, ceux des célébrations religieuses ou des fêtes, périodes privilégiées de son évocation dans les médias. Dans le même sens, les pouvoirs publics recourent à des concordances de ce type ; à titre d'exemple, l'inauguration de la restauration de la mosquée al-Azhar, au cours de l'été 1998, coïncidait avec la célébration de la nativité du Prophète. La ville ancienne n'est plus la simple somme de quartiers populaires (*cha'bi*), sa figuration en fait un espace recours.

L'image de la ville ancienne du Caire emprunte à plusieurs registres de références. Elle évoque un patrimoine identitaire qui puise dans l'histoire ancienne et contemporaine, le nationalisme et l'arabité, la culture savante et populaire, la tradition et l'esprit frondeur, l'islam docte et festif. Les polarités se distribuent entre la mosquée-université d'al-Azhar, institution millénaire, référence de l'autorité sunnite, la mosquée-mausolée de Husayn, sanctuaire le plus visité d'Égypte, haut-lieu du soufisme, le quartier emblématique de Gamâliyya, ou le souk touristique du Khân al-

⁴ Naguib Mahfouz est le premier écrivain de langue arabe à obtenir le prix Nobel de littérature.

⁵ *Balâdî* signifie littéralement « du pays », mais le terme renvoie à ce qui est égyptien, traditionnel et populaire.

Khalîlî. On le voit, les composantes de cette égyptianité s'avèrent multiples selon les acteurs, et selon les conditions et circonstances de leurs expressions. Cette acception de la notion de patrimoine est interactive, elle inclut, outre les monuments et objets architecturaux, un environnement, des lieux, des paysages, des ambiances et atmosphères ; soit un style urbain, avec ses décors et son esthétique. La ville ancienne est devenue un système de références et une icône. Depuis les années 1990, certains grands hôtels de la capitale aménagent, pour le mois de ramadan, des espaces figurant la vieille ville. Dans des décors combinant tentures et mobilier emprunté aux cafés de rue, on peut consommer des spécialités populaires servies par des employés costumés, tout en écoutant de la musique traditionnelle. Ces artifices permettent de participer de l'ambiance festive de la vieille ville, réputée « authentique », sans pour autant y aller. Dans l'éventail des représentations — infléchies ou réfléchies — du Caire, la ville ancienne, identifiée à un paysage, soit « *la plus immédiate de toutes les données de la conscience nationale* »⁶¹, est symboliquement mise à contribution.

De cet instantané, on peut retenir une réorientation de la signification du centre ancien du Caire, une embellie dans l'histoire de ses représentations. Sur la scène urbaine, lieux, objets et acteurs, et surtout le regard de ceux-ci sur ceux-là, ne sont jamais atones. Ainsi peut être interprétée la destinée d'un espace qui fut une totalité urbaine, puis une moitié problématique de la ville et aujourd'hui territoire-mémoire de la nation. Les quartiers anciens, « historiques », « islamiques » ou « fatimides, sont ceux qui fondent la particularité cairote ; la mondialisation tend à exacerber des singularités, aujourd'hui proclamées, autrefois occultées.

Épilogue : la vieille ville et le beau jardin ou le panorama du belvédère

Dernière et seule opération d'envergure concernant la ville ancienne, l'aménagement du Parc al-Azhar est une opération singulière et inédite puisqu'il s'agit de la réalisation d'un jardin, lequel borde la rive orientale de la vieille ville, et ce sur presque toute son étendue. Ouvert au public depuis 2004⁷ et inauguré

⁶ Nora, Pierre, 1984, p. XIII.

⁷ L'accès au parc est payant ; même s'il existe des tarifs préférentiels pour les riverains, ils restent cependant dissuasifs.

officiellement par Madame Suzanne Moubarak le 25 mars 2005 en présence de l'Aga Khan, initiateur et commanditaire du projet⁸, le parc, réalisé et financé⁹ par l'*Aga Khan Trust for Culture (AKTC)*, couvre une superficie de trente hectares, en faisant le plus grand parc de la capitale, par ailleurs fort démunie d'espaces verts. Le projet fut évoqué pour la première fois en 1984, à l'issue d'un colloque sur la croissance de la métropole cairote, organisé par la fondation Aga Khan. Durant les deux décennies suivantes, sa mise en œuvre dut surmonter nombre d'obstacles administratifs et sa réalisation fut le fruit de travaux colossaux, notamment le remodelage de la topographie du site. Le discours inaugural prononcé par l'Aga Khan évoque cette réalisation comme un nouvel acte à inscrire dans la lignée de la fondation du Caire (*al-Qâhira* —la Victorieuse—) par le calife al-Mu'izz, en 969. Plus de mille ans après, ou, selon ses propres termes, « *trente-cinq générations* » plus tard, il s'agit de la perpétuation de la geste fatimide fondatrice¹⁰.

Le parc al-Azhar est un ajout original à l'espace originel, pourtant il n'est pas tant énoncé comme création additionnelle que formulé comme inspiré de la structure de la ville fatimide « *dont un cinquième de la superficie n'était pas construit* »¹¹. Le projet, de ce fait, se présente comme une remise en conformité avec la cité initiale. Situé entre la muraille ayyoubide (restaurée par la même occasion) de la ville ancienne et la nécropole des Mamelouks, le jardin s'est immiscé dans une sorte d'interstice historique vacant, le site inoccupé des collines de décombres de Darâsa. Aux limbes de la cité, là où la ville semblait se dissoudre en des marges indéfinies, aux confins des cimetières, l'ajout de cette strate urbaine instaure un nouvel ordre et abolit la situation de cul-de-sac qui prévalait jusque-là. Espaces mitoyens et contigus, le jardin et la vieille ville, bien que de nature et par définition très contrastés, semblent toutefois s'inscrire dans un jeu de réciprocité de leurs qualités mutuelles. Le beau jardin fait la vieille ville belle et, en retour, la ville ancienne fait du

⁸ Extraits du discours prononcé par l'Aga Khan à cette occasion : « *In our excavations and our historical investigations, I constantly have been reminded that we were touching the very foundations of my ancestors, the Fatimids, and the pluralistic history and intellectual profile of this city and this country to which they contributed so profoundly,* ». « *I am very humbled by the opportunity to return to Cairo, founded over a thousand years ago by the Fatimid Caliph Al-Mu'izz, to build on that history. Thirty-five generations later, through the work done here by my institutions, it is my prayer that this park will be a continuing contribution to the people of this great city.* » Source : dossier de presse du site de l'AKTC, www.akdn.org.

⁹ Le coût de l'aménagement est évalué à 30 millions de dollars.

¹⁰ L'Aga Khan est le chef spirituel de la communauté des Ismaéliens, l'ismaélisme est une des branches du chiisme, laquelle considère Ismâ'îl (fils de Ja'far al-Sâdiq), mort au VIII^e siècle, comme le septième imam. Dans leur lignée, les Fatimides tiennent leur nom de Fâtima, fille du Prophète et épouse d'Alî

¹¹ Selon le dossier résumé du projet, disponible sur le site www.akdn.org.

parc un lieu à part entière de l'espace historique et patrimonialisé. Le jardin belvédère et la ville panoramique se pensent dès lors dans une relation systémique.

La création du parc a offert la ville ancienne, qui plus est dans son intégralité, à ceux qui la désiraient, comme objet, symbole, virtualité, sans pouvoir/vouloir la fréquenter. Elle peut, de là, être parcourue en parallèle sur l'essentiel de son étendue, le long d'un itinéraire contemplatif¹². Depuis les hauteurs du jardin, véritable faire-valoir de son environnement, la vieille ville est déployée en un panorama. Désormais, nombre de Caiotes aisés, non coutumiers des quartiers populaires, fréquentent le parc et ses établissements (cafés et restaurants) et s'y approprient la ville ancienne, à distance certes, mais toutefois en situation de proximité¹³. Lové sur son flanc oriental, le parc n'a rien changé à la ville ancienne, mais il l'a pourtant reformée, transformée et compactée, il est le miroir qui l'a faite paysage. Belvédère le plus proche de la vieille ville, le parc a généré de nouvelles perspectives, créant des points de vue harmonieux, un « *skyline* historique », le surplomb, la distanciation et le premier plan verdoyant façonnant un paysage synthétique idéal. Un peu de recul suffit également à rendre la vieille ville moins hétérogène, la singularité des monuments s'efface au profit d'une vue paysagée. Le panorama est, on le sait, un espace de lecture de l'histoire de la ville, formulé de façon poétique par Julien Gracq, il permet « *d'évoquer les échelles du passé en oubliant les jours et les hommes présents, rendus silencieux et imperceptibles par la distanciation, bus par le paysage comme par un sable altéré* »¹⁴. La ville ancienne est désormais à disposition, fréquentable, qui plus est globalisée : monuments épars enfin rassemblés sur un même horizon, bâti ordinaire devenu texture du panorama, silhouettes de palmiers au premier plan rythmant les séquences minérales de l'arrière-plan. Ce panorama, image un peu floutée, défocalisée, confirme Le Caire dans un état intemporel de ville orientale, ou arabo-musulmane.

Le jardin est ainsi pensé simultanément comme objet propre et comme nouvel instrument de mise en valeur et de réénonciation d'un contexte architectural, historique, patrimonial et culturel. Le concept de jardin s'inscrit dans un large spectre de temps sociétaux mythiques, sa gamme (implicite ou explicite) s'étend de

¹² La promenade est orientée nord-sud, comme l'axe central historique de la Qasaba, le long duquel se concentre une grande part du patrimoine monumental du Caire.

¹³ Il n'est par ailleurs pas nécessaire de passer par la vieille ville pour accéder au jardin, des entrées et parkings ont été aménagés sur le côté Est du parc, le long d'une grande voie rapide.

¹⁴ Julien Gracq, cité par Roger Brunet, 1990, *Géographie universelle*, Hachette, Reclus, p. 240.

l'imaginaire des origines à l'avenir tel que rêvé aujourd'hui, un avenir souhaité durable et vert. Depuis le Parc al-Azhar, la vieille ville se donne en spectacle, et depuis Le Caire, le parc se donne en modèle au monde, « *modèle de développement pouvant être repris dans de nombreux autres sites, dans les villes historiques du monde islamique* »¹⁵.

Bibliographie :

Aboukorah-Voigt, Omnia, 2006, *La sauvegarde du patrimoine architectural et urbain de la vieille ville du Caire. Modalités et enjeux*, thèse de doctorat de géographie sous la dir. de P. Signoles, Univ. F.-Rabelais de Tours.

Berque, Jacques ; Al-Shakaa, Mustapha, 1974, « La Gamâliya depuis un siècle essai d'histoire sociale d'un quartier du Caire », *Revue des Études Islamiques*, XLII -1, Le Caire, Librairie Orientaliste, p. 45-99.

Berrada, Mohamed, 1999, *Comme un été qui ne reviendra pas. Le Caire, 1955-1996*, trad. de l'arabe par R. Jacquemond, Paris, Sindbad Actes Sud, 2001.

Ghitany, Gamal, 1989, *Épître des destinées*, trad. de l'arabe par E. Lambert, Paris, Seuil, 1993, 298 pages.

Gillot, Gaëlle, 2005, « Les jardins publics dans le monde arabe : territoires d'un loisir populaire », in Robert Beck et Anna Madoeuf (coord.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Presses de l'Univ. F.-Rabelais, Tours, p. 295-305.

Gravari-Barbas, Maria ; Guichard-Anguis, Sylvie (dir.), 2003, *Regards croisés sur le patrimoine dans le monde à l'aube du XXI^e siècle*, Paris, Presses de l'Univ. de Paris-Sorbonne.

Idris, Youssef, 1959-1968, *La sirène et autres nouvelles*, trad. de l'arabe par C. Vial et S. Abul Naga, Paris, Sindbad, 1986, 218 pages.

Mahfouz, Naguib, 1956, *Impasse des Deux-Palais*, trad. de l'arabe par P. Vigreux, Paris, J.-C. Lattès, coll. Lettres arabes, 1985, 527 pages.

Mahfouz, Naguib, 1967, *Les fils de la médina*, trad. de l'arabe par J.-P. Guillaume, Paris, Sindbad, 1991, 523 pages.

Nora, Pierre, 1984, *Les lieux de mémoire, I. La République*, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires.

Rodenbeck, John, 1995, « Cultural Heritage as Environment : Area Conservation in Cairo's Historic Zone », *Cairo Papers in Social Science, Environmental Threat in*

¹⁵ Texte de présentation du Parc al-Azhar, sur le site www.akdn.org.

Egypt, sous la dir. de S. Sharawi Gomaa, vol. 17, monograph 4, Le Caire, AUC, p. 75-92.

Sansot Pierre, 1993, *Jardins publics*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003.

Singerman, Diane ; Amar, Paul (eds.), 2006, *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, Le Caire-New York, American University in Cairo Press.

The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo, 1985, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture.
